

## **Technikart, la bouche pleine de détritrus**

*Il sentit s'élever dans sa poitrine et se répandre dans tout son corps, comme une vague de feu, un désir violent, inexplicable, de voir...*

Branimir Sčepanovic, *La Bouche pleine de terre.*

Un livre vient de paraître sous la plume d'André Hirt<sup>1</sup> qui, consacré à l'œuvre du polémiste autrichien Karl Kraus, évoque la dramaturgie bouffonne et absolument contemporaine d'un langage qui n'en finit pas de surnager dans la gamelle démocratique, au-dessus de l'abîme d'une bouche perpétuellement ouverte qui suce et aspire jusqu'à l'écoeurement la soupe insipide. Point n'est besoin de se référer, d'ailleurs, à l'auteur bloyen des *Derniers jours de l'humanité* pour comprendre que la farce d'un langage réduit aux mimiques de Guignol serait une espèce de chimère inventée par quelque universitaire rogomme en mal de thèse, même si l'avertissement de l'essayiste, qui déclare à mots couverts que son livre est avant tout de colère, peut nous prémunir utilement de tout optimisme. En caractérisant le discours du nazisme, Klemperer, dans un très bel ouvrage analysant les traits spécifiques de la LTI, la langue du troisième Reich, pouvait ainsi faire remarquer que le dépérissement d'une langue avait des effets immédiats, non seulement politiques et sociaux mais aussi quotidiens (par exemple dans les expressions à la mode), ce que notre civilisation de l'image et de la *fausse parole* sait parfaitement, admet d'ailleurs comme une illumination banale. Qui prend la peine, de nos jours, de considérer notre langue comme un immense corps infecté dans lequel s'agglutinent les larves sinon quelques érudits qui, comme Maurice Druon, vitupèrent la sénescence d'un langage rongé par les « *mots dévalués [...] mal frappés, rognés ou faits de mauvais alliages* »<sup>2</sup> ? Autant le dire : personne puisque tout le monde, certainement, se moque de tempérer les inquiétudes d'un Académicien. La métaphore choisie par Druon n'est d'ailleurs pas, à nos yeux, innocente, elle qui évoque l'univers métallique d'une chaîne d'usine. Nous vivons ainsi à l'ère de la Matrice universelle, de la Machine dont l'unique dessein est sa propre reproduction : dans cette parthénogenèse, l'image comme le langage, le langage devenu image, c'est-à-dire *slogan*, sont mis à contribution, relayant la Matrice par l'immense réseau impalpable de milliards de gueules électroniques qui accouchent de leur bavardage sans relâche ni effort, automatiquement, virtuellement, machinalement, afin de reproduire infatigablement l'unique Machine dont nous devenons un peu plus chaque jour les clones, Matrice qui chaque jour davantage nous enchaîne à notre condition d'ersatz<sup>3</sup>. Puisque nous sommes collés comme une lamproie avide à la bouche cariée des médias, nous n'avons même plus la force ni l'intelligence de comprendre que ce langage sale, avili, tombé dans l'ornière démocratique de la masse, est le nôtre, qu'il s'agit bien de notre propre bouche, sale et cariée, jamais avare d'une banalité qui coule d'elle comme un filet de bave. Cette évidence est pourtant lourde de conséquences : d'abord, le fait de dire que, tous, nous sommes pris dans la nasse d'un langage privé de force, affligé, comme l'écrivait Walter Benjamin, de la lèpre de la « *surdénomination* », cette incapacité cruelle de dire une parole haute et vraie qui puisse faire sens et signifier directement, poétiquement, la chose ou l'être nommé, nous indique que nul, à moins qu'il n'épuise dans un silence définitif et rimbaldien la soif du bavardage, ne peut prétendre parler et écrire justement, sans couac, sans simagrée, bref, sans pose. Tous, nous parlons donc et écrivons comme nous mentons, nous écrivons et parlons *dans* le mensonge, à la fois en provenance du mensonge et englués dans sa chaude mélasse. Aujourd'hui, qui écrit ne le fait plus pour, comme on le disait encore de quelques grands écrivains du siècle passé (et, peut-être, il faut l'espérer, de ce siècle), nourrir une ou plusieurs bouches, mais pour remplir des oreilles en les

---

<sup>1</sup> *L'Universel reportage et sa magie noire* (Kimé, 2002).

<sup>2</sup> Dans un *Discours sur l'État de la langue* prononcé le jeudi 2 décembre 1999 au Palais de l'Institut.

<sup>3</sup> Je ne fais ici qu'évoquer les analyses remarquables contenues dans *L'Obsolescence de l'homme*, paru en 1956 sous la plume de Günther Anders, récemment (!) traduit et paru dans une coédition Ivrea/L'Encyclopédie des nuisances. Notons qu'un journaliste grincheux (pour ne pas le nommer : Jean Birnbaum, *Le Monde*, édition du 28/06/02) a cru devoir reprocher à Anders la radicalité de certaines de ses analyses sur l'aliénation de l'homme instaurée par la technique... Amusons-nous, toujours, des nains qui reprochèrent à Bloy son outrance...

saturant, non pas quelques-unes, mais des milliers, des millions de paires identiques. Ce travail de gavage peut être réalisé avec le talent de la saturation lorsqu'il s'agit d'un Houellebecq ou d'un B.-H. L ou avec celui, moins innocent qu'il n'y paraît, de l'effacement derrière l'Oeuvre, comme le réussit avec une modestie marmoréenne ce stylite de l'écriture qu'est Julien Gracq, réfugié dans son Argol de carton-pâte. Nous ne vivons donc plus au siècle des mains selon Rimbaud mais à celui des nez selon qui vous voudrez puisque nous sommes bien incapables désormais de proférer une parole haute, claire et franche, une parole sortie du cœur plutôt que du cloaque des humeurs d'où elle n'en finit pas de couler. Entre les deux ? La bouillie informe de tous ces livres peu écrits, c'est-à-dire mal écrits en fin de compte, écrits comme on rédige une étiquette de pot de yoghourt, afin que ce pot soit le plus attirant de tous les pots : *Les maîtres censeurs, J'ai vu finir le monde ancien*, combien d'autres qui font s'agiter bruyamment les élytres de nos critiques ? Ensuite, constater une telle œuvre de décréation, de fluidification de la langue, d'embrigadement, de *nasification* pourrait-on écrire un peu abruptement, c'est admettre sereinement que le langage est devenu simple véhicule, outil imbécile, donc aisément remplaçable, fusible dont l'unique fonction est d'informer, c'est-à-dire de sauter par-dessus l'espace et, sans doute, par-dessus le temps, tout du moins de le ralentir en le dépassant. La vitesse gagnée, du TGV jusqu'aux connexions de l'Internet, de la fusée jusqu'aux appels téléphoniques, est ainsi le gage suprême de notre effectivité, de notre pouvoir prométhéen de contrôler le temps et l'espace en les réduisant, en les annulant dans un flot de parole accéléré jusqu'à la vitesse de la lumière. C'est là, sans doute, notre grandeur de nain, notre fierté prométhéenne : ainsi la cervelle de l'homme malade se souvient-elle encore que c'est par le Verbe que la puissance de Dieu est devenue effective, palpable, visible. Ainsi s'amuse-t-il à jouer les dieux, certainement conscient, dans son insouciance même, de s'éloigner toujours plus du monde auquel, depuis combien de temps déjà ?, il a retiré toute parole, emmuré qu'il est dans son cachot sonore, enivré qu'il est par le tournoiement d'une noria de vacarme, obnubilé comme il l'est par la caisse de résonance du verbiage, prostré dans ce qu'Armand Robin a osé appeler un « *camp de concentration verbal* »<sup>4</sup>, que, pour ma part, j'ai comparé à cet ogre stellaire qu'est le trou noir<sup>5</sup>. Doublement, la nature est donc triste, comme Benjamin avait raison de le penser, doublement elle a chuté : d'avoir été en premier privée de parole par le péché de nos pères, qui l'avaient portant nommée et, ainsi, portée à la création et redonnée au Créateur, créée deux fois en somme. Ensuite d'avoir été délaissée dans le mutisme de l'imbécile à qui la parole est refusée, que l'on défigure en privant de toute chance de se dire, que l'on condamne à demeurer interdit dans le cachot d'une humanité rabaissée. Nous contemplons donc cette nature non seulement, selon la parole mystérieuse de l'apôtre, au travers d'un miroir mais aussi derrière une cloison étanche à toute parole ou, mieux, à toute louange. Reste que le jour vient, peut-être n'est-il plus loin, où cette nature que l'on a embastillée dans sa mélancolie va trouver le moyen de se venger. Reste que le jour vient, peut-être est-il tout proche, où le langage que l'on a dévitalisé et déshumanisé va trouver le moyen de se venger, les mots salis, galvaudés, avachis, utilisés par tous sans y penser, sans que ne soit prise en compte leur formidable capacité évocatoire ou *magique*, paraissant alors, dans nos discours médiocres, comme de monstrueuses armes, des créations abjectes, des *mutations* que nous serions alors incapables de reconnaître. Des mots dégénérés. Bernanos, dans ses écrits polémiques, est revenu nombre de fois sur cette idée d'une perversion du langage, d'un langage pipé, volé par l'Arrière, d'un langage creusé par le cancer des puissances néfastes : « *Sous le nom de démocratie, d'internationalisme, de progrès social et de pacifisme, les puissances de l'Or et celles de l'Esprit s'efforcent de se joindre par-dessus nos holocaustes et nos charniers, multiplient les contresens et les équivoques, créent à leur usage un*

---

<sup>4</sup> Dans un ouvrage que nous ne cesserons de citer tout au long des pages qui suivent, *La Fausse parole* (Le Temps qu'il fait, 1995), tant ses aperçus poétiques paraissent prémonitoires de la condition serve à laquelle notre époque condamne le langage. Il faut lire et relire ce livre d'une lucidité extraordinaire qui présente une analyse remarquable de la gangrène capable de pourrir le langage : corruption du mensonge et de la propagande (communiste en l'occurrence) mais aussi, et c'est là l'actualité de ce livre publié en 1953, bavardage des bien-pensants.

<sup>5</sup> Voir, dans le numéro 23 des *Études bernanosiennes* (Minard Lettres Modernes), mon article sur *Monsieur Ouine* de Georges Bernanos et *Cœur des Ténèbres* de Joseph Conrad.

*nouveau langage* »<sup>6</sup>. Ces phrases, vieilles de plusieurs dizaines d'années, résonnent lugubrement : elles sont notre présent, notre actualité car notre langage anémié, vidé de son sang, obéissant *pour le moment* à notre volonté, comme un golem continue de hanter les rues désertes où ses pas ne lèvent aucun écho. Nous ne nous étonnerons pas de retrouver le même souci chez un auteur qui, à première vue, semble le plus éloigné des thématiques chères au Grand d'Espagne : Gershom Scholem, en 1926, de retour en Palestine, analysait le plus précisément cette dégénérescence de la langue (hébraïque en l'occurrence), dans un texte remarquable dédié à Franz Rosenzweig où il écrit : « *Il est impossible de vider leur charge des mots bourrés de sens, à moins d'y sacrifier la langue elle-même. Le volapük [sic] fantasmagorique que l'on parle dans nos rues définit exactement l'espace linguistique inexpressif qui a seul rendu possible la « sécularisation » de la langue [...]. Le langage est un nom. C'est dans le nom qu'est enfouie la puissance du langage, c'est en lui qu'est scellé l'abîme qu'il renferme. Pour avoir invoqué quotidiennement les noms d'autrefois, il ne dépend plus de nous d'écarter les pouvoirs qu'ils recèlent. Une fois réveillés, ils se manifesteront au grand jour, car nous les avons invoqués avec une violence terrible. Certes, la langue que nous parlons est rudimentaire, quasi fantomatique. Les noms hantent nos phrases, écrivains ou journalistes jouent avec, feignant de croire, ou de faire croire à Dieu, que tout cela n'a pas d'importance. Et pourtant, dans cette langue avilie et spectrale, la force du sacré semble souvent nous parler. Car les noms ont leur vie propre. S'ils ne l'avaient pas, malheur à nos enfants, qui seraient alors livrés sans espoir à un avenir vide* »<sup>7</sup>.

Ce long préambule nous aura permis de prendre de la hauteur ou plutôt du recul puisqu'il admet tacitement qu'un lien charnel, direct et pas seulement symbolique, existe entre le passé le plus lointain et notre époque, chaîne d'or des Anciens ou bien filiation logocratique entre le Verbe et le bavardage actuel. La grandeur comme l'amour survit, quel que soit le paletot dont elle se couvre et la grimace dont elle se fend, sous la forme même, inaltérable et secrète, de cette *reprise* qui a hanté Kierkegaard et Gadenne. C'est même là, sans doute, son signe le plus évident, son insoupçonnable évidence, son *incognito* : ainsi, dans la paroisse morte de Fenouille, Dieu est présent sous la forme exotique de ce *trou noir*, au sens astrophysique du terme, que représente monsieur Ouine. Cependant, à trop vouloir élargir l'empan de notre pitoyable sujet, nous risquons, plutôt que de nous adonner au plaisir solitaire de l'emphase, de manquer l'essentiel : le puissant et clair ruisseau qui dévalait en creusant la haute cime de blancheur s'est réduit à nos pieds en une flache puante où flottent quelques mouches, et la Bouche d'Ombre, vers laquelle le vieil Hugo tendait une oreille avide de curiosité, s'est réduite, comme de la chair saponifiée, au clapet jamais refermé d'une commère. L'exorde paraîtra donc sans commune mesure avec l'objet proprement dit de cet article, la revue *Technikart, Chronic'art, Immédiatement*, quelle que soit l'étiquette, d'ailleurs parfaitement échangeable, dont s'affublent ces pavés de viande bleue qui conservent l'apparence de la santé et qui sont en fait troués par les innombrables galeries creusées par les vers. Cette transition, dans le hiatus même qui nous oblige à fixer de notre attention le support le plus vulgaire et commun d'une parole prostituée, n'est d'ailleurs que faussement imparfaite, elle qui nous oblige au contraire à considérer une des caractéristiques fondamentales, le couac majeur si l'on veut de notre époque cacophonique, qui indifféremment mêle la grandeur à la bassesse, le mensonge à la vérité, la douleur à la facilité, la Béatrice de Dante et la Jenifer de nos médias perdus, eux aussi, au milieu du chemin de vie, la Régine de Kierkegaard et la Natacha de Thierry Panard, statufiée dans un paradis d'insignifiance maritale, la magnifique revue *Conférence* et le rince-cul jambonné dans les kiosques en autant de tranches grasses.

---

<sup>6</sup> *Discours aux étudiants d'Action Française*, in *Textes non rassemblés, Essais et Écrits de combat*, t. 1, (Gallimard, coll. La Pléiade, 1971, p. 1130).

<sup>7</sup> *A propos de notre langue. Une confession. Pour Franz Rosenzweig. A l'occasion du 26 décembre 1926*, dans *L'Ange de l'histoire. Rosenzweig, Benjamin, Scholem* de Stéphane Mosès (Seuil, coll. La Couleur des idées, 1992, pp. 239-241).

Revenons quelques mois en arrière. Dans la charge puérole<sup>8</sup> que la revue *Technikart* a livrée à des revues jugées affreusement *réactionnaires* (mais que veut donc dire cet adjectif élimé comme un vieux paletot et massivement épandu comme s'il s'agissait d'une arme bactériologique ?) telles que *Cancer !*, je crois lire un des symptômes de ce pourrissement d'une écriture devenue pièce de monnaie sale et trouée, échangée de main en main graisseuse sans qu'aucun, apparemment – et pas même, bien évidemment, les revues attaquées, ô comble de l'ironie ! – ne remarque qu'elle a perdu toute valeur, qu'elle n'a pas plus d'éclat qu'une monnaie de singe. Sondant les entrailles de son estomac de sphinx, Julien Gracq se servit ainsi, avec lourdeur il faut bien le reconnaître sous une plume d'habitude aérienne, de la métaphore boursière pour découvrir que la littérature contemporaine (nous sommes en 1950) avait indexé son cours au vide de la baudruche. *Nous en sommes donc encore là*, pourrait-on dire avec l'auteur du *Beau ténébreux* en reprenant la critique que ce dernier adressait aux romanciers, disant d'eux qu'ils s'éreintaient afin d'être à la hauteur de leur époque. *Technikart* est, certainement, à la hauteur de son époque qui, comme les habitants de Flatland, a depuis longtemps perdu le goût de la profondeur, à moins qu'il ne s'agisse plus particulièrement de cette *ivresse des profondeurs* qui affecte tout autant, paraît-il, le plongeur extrême que le malheureux qui s'aviserait de respirer en plongeant sa tête dans le siphon d'un bidet. Je ne pourrais donc sans sourire prendre la défense de la revue *Chronic'art*, attaquée par *Technikart* (ces finales sonores augurent davantage de l'auto-tamponneuse que du choc des Titans), *Chronic'art* qu'on se demande bien quelle différence de fond ou de forme nous empêche de confondre avec son père, à moins qu'il ne s'agisse de son jumeau ou plutôt de son clone, la difficulté avec laquelle les spécialistes sont parvenus à séparer les siamois collés par le bas-ventre nous faisant soupçonner quelque filiation sans doute peu avouable : même vulgarité de ton, même ineptie de sujets, le mot est comique et monstrueux, volontairement élagués de toute branche un peu trop longue ou verte, même tronc pourri, en fin de compte, depuis lequel tire sa sève le greffon malchanceux pour hisser sa canopée souffreteuse jusqu'à un ciel bas et lourd comme un couvercle de sanitaire. Il serait encore plus comique de défendre l'honneur sali d'*Immédiatement* qui, après tout, tombe parfaitement sous le couperet laborieusement aiguisé par l'équipe *trash* et *clash*, plus certainement benoîtement tendance et impeccablement bobiste de *Technikart*. *Immédiatement* mérite qu'on lui consacre quelques lignes comme on consacre plus de temps pour finalement s'en détourner à un enfant prodige, génial et brave dans sa faconde innocente puis pesant et obséquieux comme un sultan de la Grande Porte qui finalement s'éclipserait par les latrines. Oui, il est vrai que, tout en vouant aux gémonies le monde moderne et son écriture fébrile, *Immédiatement* n'en finit pas de lui adresser les œillades de camionneur qu'une vestale de lupanar ne rougirait pas de jeter à l'un de ses clients les plus attentionnés. Eh ! c'est sans doute qu'il est plus difficile qu'on ne le croit de citer le long chapelet bernanosien dont les grains rugueux sont l'honneur et le courage tout en reluquant les étals des librairies, notre société nous contraignant presque toujours à exécuter ces périlleux pas de danse qui, cependant, n'ont pas besoin d'une laborieuse entre-glose pour se maintenir en l'air lorsque des étoiles se présentent sur la piste. Ainsi donc *Immédiatement*, qui prétend hurler son désespoir sous le soleil malade où s'ameute la horde ultime et fière qui survivra à l'apocalypse parisienne, mâche-t-il habilement la petite boue sale d'un consensus et d'un consumérisme de bon ton, jugés bravaches et impeccables alors qu'ils ne sont que potachement turbulents, chique qu'il recrache avec une grande régularité, accablant le bourgeois d'un jus maigre finalement bien peu corrosif : quelques aventurières de salon égarées au Café de la Mairie m'ont même avoué que, comme la salive du chaton, l'élixir distillé précieusement par cette revue ne corrodait rien tant que les bourses de quelques béjaunes enturbannés d'un chèche morveux. Ainsi donc puis-je saluer la critique que *Technikart* adresse à cette revue perpétuellement juvénile ou plutôt, adolescente, effectivement engoncée dans son « *nombrilisme* » (et encore, nous savons que le péché anodin de l'adolescent est le tripotage d'un organe moins discret que le nombril), qui ne s'est effectivement pas avisée du fait que l'amour ou l'art « *ne sont pas des fins en soi* »<sup>9</sup> mais des moyens pour changer le monde, les seuls instruments capables de forer les murs d'un langage qui, abandonné à sa propre contemplation, ne fait que tourner

---

<sup>8</sup> *Technikart*, n° 62, mai 2002, dans l'article intitulé « *Merdeux in France* » que son rédacteur n'a pas même eu le courage de signer.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 101.

en rond, comme ces idées chrétiennes devenues folles dont parle Chesterton. Cela est donc entendu, même si la critique, je le répète, est convenue et ne dépasse guère la plus évidente constatation d'insipidité littéraire. Reste qu'il importe d'examiner quelle bouche, quelle autorité a proféré pareil commandement intransigeant et apparemment définitif, afin de voir si celle qui parle n'est pas plus pourrie que celle qu'elle condamne impérativement au silence. Notre époque est devenue un concert de bouches cariées, une de ces fins du monde goguenardes croquées par James Ensor, qui d'ailleurs se plaisait à peindre de hauts comités de harengs saurs interminablement bavards. Ces derniers, toutefois, avaient la décence de monologuer dans le seul esprit du peintre solitaire.

Nous approchons à présent, avec un respect ombré d'épouvante, de cet objet hétéroclite et saugrenu, comme le *stalker* de Tarkovski lorsqu'il s'aventure dans la Zone aux dangers foudroyants. Mais, alors qu'une espèce d'atmosphère de mystère et de mort entoure la Chambre des miracles du génial cinéaste, notre boîte de Pandore publicitaire ne laissera s'échapper qu'un ennui léthal. Le royaume enchanté de *Technikart* est protégé par de tels sortilèges, plus efficaces qu'une armée d'eunuques ou de trolls.

*Technikart* ! Tout est dit dans ce mauvais titre qui ne laisse aucune part, selon l'exigence de Stendhal, au travail de l'imagination. Dans cet amalgame (voilà qui convient après tout à une bouche avariée), je vois la préoccupation moderniste, constante et inaliénable, qui prétend dominer les forces vives et les contraindre durablement sous la carapace de la technique ou plutôt, comme le pense justement Günther Anders, sous le corps dur de la machine, cet hybride qui n'en finit pas de se reproduire, dont les flancs sont perpétuellement gros de nouvelles machines elles-mêmes gravides. La technique journalistique de *Technikart*, je dis bien : sa technique plutôt que son écriture, sera donc rhizomique, deleuzienne et, comme telle, parfaitement aveugle et égalitaire : la racine blanchâtre qui jamais ne crève la surface pour s'aviser qu'un ciel existe au-dessus de son royaume de ténèbres boueuses n'en finit pas de courir vers son but improbable, tout en dispersant sa sève transparente, en clonant à l'infini ses pousses chétives qui, à leur tour, n'auront de cesse de s'étendre et de se reproduire, de se reproduire en s'étendant, de poursuivre leur course insensée par une extension inversement proportionnelle à leur capacité de compréhension. *Technikart* qui parle de tout, de la mode, de la littérature et ce, comble de l'ironie ! avec Virginie Despentes, des séances de psychanalyse pour frigidaire, de la musique des molaires ou des bijoux anaux, ne comprend donc rien. Pour parler de tout sans rien comprendre, sans jamais prendre le temps de faire chemin avec tel ou tel, Kraus, Bernanos ou Heidegger qui, après tout, ont mieux que ces gommeux à plume de bécasse analysé la déchéance de notre époque centrifugée, pour évoquer une multitude madréporaire de sujets, il faut donc aller vite, hachurer le texte par de l'image, beaucoup d'images, ces mêmes images n'étant parfois qu'une réunion de plusieurs autres images, dans une mise en abyme significative, afin de produire cette suspension du jugement et de la concaténation à l'œuvre, par exemple, dans le générique de *Seven*. Pas de linéarité et surtout pas de progression, c'est-à-dire, peu ou prou, de *sens*, non ! seulement un pêle-mêle à partir duquel, comme le Verbal Kint d'*Usual Suspects*, échafauder une suggestion d'histoires qui tourneront en bourrique celles et ceux à qui on sert le plat plus alléchant que réellement consistant. Ces deux exemples ne sont pas innocents, car, au-delà d'emprunts évidents au raccourci de la publicité, la charte graphique de *Technikart* est redevable de ses meilleurs procédés au domaine picturalement pertinent du démoniaque. Mais, là où il eut pu y avoir une volonté consciente d'elle-même, c'est-à-dire peu ou prou valable et légitime, nous ne trouvons qu'une ignorance crasse et prétentieuse. Faisons donc écrire à nos souillons du journalisme les lignes suivantes, qu'ils recopieront dix mille fois sur leur cahier d'exercices. Dans l'esthétique de *Technikart*, déconstruire, ce premier impératif des apôtres de la *tabula rasa*, vise à une totalité chaotique de laquelle n'émergera pas le moindre impératif catégorique, moral ou, à défaut, artistique. C'est même le contraire qui est visé : il s'agit d'abolir toute position éthique, de se jeter littéralement dans la rigole sale qui suinte par delà le Bien et le Mal, dans une espèce de suspension illustrée par le Des Esseintes de Huysmans qui toutefois n'en finissait pas de commenter les illustres exemples d'une tradition qu'il connaissait sur le bout des lèvres. N'est sans doute pas esthète qui veut ... L'équipe de *Technikart* a tout oublié, elle qui n'a, très probablement d'ailleurs, jamais rien su. Comment prendre position, je vous le demande, comment juger de cet assemblage hétéroclite qui tient de la performance hasardeuse du *happening*, de la soudure baveuse entre différentes pièces dont l'origine est toutefois unique : la décharge, ce Graal moderniste,

véritable haut-lieu du détrit, compris comme la seule denrée dont dispose l'homme moderne, notre contemporain nécessaire ? Devant cet improbable produit de récupération, nous éprouvons le même doute que devant une sculpture de César : étron compliqué que le nez comiquement hypertrophié du critique flairera avec délices ou bien véritable œuvre d'art enfantée par notre époque ? Du reste, la revue *Technikart* est fidèle, même si elle n'en est évidemment pas consciente, à la critique que Pascal adressait jadis à l'homme : celui-ci est incapable de ne pas s'ennuyer sans divertissement, sans diversion, sans quelque chose, peu importe quoi, qui le détourne le plus longtemps possible de lui-même, os à ronger ou sexe à lorgner, situation sociale à conquérir puis à consolider ou mari auquel aborder dans la crainte et le tremblement, comme, dit-on, le Maréchal de la mer Océane débarqua sur le rivage inconnu. Ainsi cette revue prétend-elle nous convier à un trip visuel acidifié qui a plus d'affinités avec l'esthétique post-moderne du collage qu'avec telle ou telle réussite romanesque totalement déjantée, par exemple sous la plume d'un Philip K. Dick ou d'un Samuel Butler, qu'elle ne doit pas manquer de célébrer, se reconnaissant après tout quelques pères peu regardants, dont la progéniture est il est vrai infiniment nombreuse à notre époque. L'exercice est donc parfaitement convenu et huilé et, lui qui s'affirme à la proue de l'innovation, n'en est réellement que son bâtard le plus attardé : l'adage est ainsi archi-connu qui se moque de la mode absolue de la nouveauté qui, comme telle, est déjà éculée, parfaitement oubliée, tombée dans l'oubli et la bousculade qu'une nouvelle création *ex nihilo* va provoquer, création elle-même tout aussi éphémère et parfaitement anodine, insignifiante, retombée dans le vide et l'oubli dès que sa copie conforme, mais néanmoins nouvelle, viendra la remplacer également. La technique, même journalistique, surtout journalistique serait-on tenté d'écrire, n'est qu'une vaste chaîne d'assemblage où des millions de pots de chambre reçoivent leur précieuse purée : quelques phrases réduites en une bouillie insipide que les braillards auront vite fait d'évacuer, pressés d'ingurgiter le contenu fumant du pot qui suit, décapé de sa rouille et servi de neuf sous un nouvel emballage. Le langage de notre revue n'est donc pas plus développé que le babil gonflé de bulles du marmot prétentieux né des copulations médiatisées d'un Houellebecq et d'une putain de luxe, une des ces demi-mondaines, anarchistes de rédaction plutôt que de tradition qui, presque toujours, avec la fidélité d'un poisson-pilote, s'abouchent comme une lamproie à tel patron de quotidien célèbre. La philosophie de notre revue est donc celle de la génération spontanée, ce vieux rêve des alchimistes puis des chimistes s'interrogeant sur la vie mystérieuse des charognes. Et puis, sans doute l'équipe jeune et branchée de *Technikart* aurait-elle été parfaitement avisée si elle avait médité les considérations de Baudelaire sur l'esthétique moderne, à n'en pas douter matrice légitime de la nouveauté artistique, à condition toutefois, et c'est là notre deuxième réserve, que la surplombe l'exigence de la verticalité, ce que George Steiner nomme admirablement, dans une tradition chrétienne qu'il n'ignore pas, une « *réelle présence* ». Il n'y a aucune présence dans les pages de *Technikart*, aucune réalité artistique – je dirais même : aucune réalité d'aucune sorte – qui, forant le monde réel, lui apporterait la profondeur d'une nouvelle vision, un peu comme Merleau-Ponty affirmait que les peintures de Lascaux creusaient doublement les parois du réel et pour cette raison même nous permettaient de voir autrement cette réalité plate et rugueuse de la pierre. *Technikart* au contraire, cette petite mondanité aplatie, cette coterie du néant, s'enferme avec elle seule dans une tautologie définitive, contente d'elle-même, dont la figure esthétique primordiale, séminale, est celle de la répétition insignifiante, comme on le constate, suprême geste de défiance envers *l'establishment* parisien, dans ces quelques pages<sup>10</sup> qui collent sans autre commentaire des cartons d'invitation de défilés de mode. Sans doute le message à l'intention des lecteurs est-il double, dans l'esprit de nos thuriféraires du scandale : « *Regardez, regardez donc le courage et le geste réellement nihiliste dont est capable votre revue préférée et huppée : non seulement elle est invitée aux raouts les plus goûtés du parisianisme ambiant, mais en plus elle se paie le culot ultime de les traiter comme il se doit : en ne leur accordant pas plus d'importance qu'à de vulgaires tickets de métro...* ». Oui, nous sommes bien loin, avec *Technikart* mais aussi *Immédiatement*, *Chronic'art* et combien d'autres fantômes bavards ayant élu un bruyant domicile dans les sous-caves de l'Internet, nous sommes bien loin du territoire improbable, du *no man's land* où l'esthétique, par son incandescence, devient éthique, enfoncés plutôt jusqu'au cou dans la grande surface où ces contempteurs implacables

---

<sup>10</sup> Pages 112-117 du numéro précédemment cité.

lancent leur croisade bon marché, leur djihad publicitaire sur quelques idées qui leur demeureront à jamais inaccessibles, même s'ils ont appris avec un art consommé à maquiller savamment les marchandises les plus frelatées pour nous les vendre avec les salamalecs d'un passeur tchétchéne. La cause est donc entendue. Je n'ai pas besoin pour claironner cette certitude du buccin du prophète ou, plus ridiculement, de la flûte aigre de Cassandre. C'est une certitude absolue, ces revues passeront, comme on le dit d'une mode ou, mieux, d'une couleur : la parure la plus aguichante a ainsi tôt fait de se transformer en chiffon jauni si on la laisse trop longtemps, à découvert, sous le soleil et la belle fille qui la porte en vieille garce étalant sa carne épicée. Je ne puis toutefois me contenter d'une exécution aussi facile ni faire comme si je n'entendais pas la critique que n'importe quel lecteur serait en droit de m'adresser : plus qu'une virulence donc qui, selon le commandement bloyen, se doit d'être exagérée à des fins prophylactiques, ces lignes, si on les pressait, dégorgeraient un coupable ressentiment, ce vin mauvais de l'envie que recueillera pieusement un Joseph d'Arimathie devenu patron de café. Oui, je n'ai pas de fausse honte à avouer que cet aiguillon, comme tant d'autres, s'est planté profondément dans ma chair. L'envie, comme beaucoup d'autres... j'ai sur le dos une flaque de sang séché où dansent les banderilles plantées par mille démons aux patronymes bien connus. Qui, d'ailleurs, a prétendu que la rédaction de *Dialectique* était composée d'anachorètes rompus aux extases stylites ou de saints galopant nus dans les verts pâturages de telle légende dorée, que je lui lance la première pierre ? Il y a quelques mois, Gaël Fons, dans son éditorial, n'a-t-il pas pesté contre le ventre mou de ces catholiques qui nous lisent du bout des yeux, la main crispée sur la fiole d'eau bénite dont ils se parfumeront à la moindre alerte un peu sérieuse ? Nous ne sommes pas des saints, je ne suis peut-être même pas un pécheur, bien moins que cela, car trop de nos dévots s'imaginent naïvement que leurs péchés insignifiants vont bousculer le Ciel et régaler l'Enfer. Nous ne sommes, heureusement, que des hommes qui essaient d'écrire honnêtement, c'est-à-dire sans oublier le vieux commandement de Térence, selon lequel rien de ce qui touche l'homme ne saurait laisser un autre homme indifférent. Rien d'autre que des hommes. C'est bien assez, sans doute, même si je n'écris rien là que de très banal, même si notre monde est malade de ne plus enfanter assez de vrais hommes pour contrebalancer le poids mort de tous ces hommes qui ne sont que des femmes ou plutôt des femmelins, c'est-à-dire des hommes dévoyés, contrefaits, des demi-hommes, des moitiés d'homme comme il existe aussi un réservoir immense de demi-vérités. Je sais pourtant que c'est l'aveu même de cette faiblesse, de cette petitesse si l'on veut ou de cette *petite voie* qui nous prémunit de tout jeu de dupe, plus sûrement que ne le ferait l'armure de lumière de l'apôtre. C'est aussi pour cela que je n'ai aucune espèce de gêne à défendre la revue pour laquelle, depuis maintenant quelques années, j'écris et je continue d'écrire, alors même que *Dialectique*, comme tant d'autres revues nées d'une rencontre hasardeuse de volontés un peu naïves, n'était pas destinée à durer plus de quelques mois, le temps, pour nous, comme on le dit, de faire parler de nous, de secouer le cocotier sur lequel nos professeurs d'Université s'étaient endormis dans l'immobilité éburnéenne des paresseux. C'est encore la raison pour laquelle je n'éprouve pas la moindre honte à parler un peu maladroitement de ces idées bradées comme à une tombola par nos maîtres de cérémonie. Ces idées majusculées pour la consternation des crétins, ces *vérités*, mais oui, j'ose le mot abhorré par ces petits lécheurs du néant et de la vanité, ont pour nom haï, exécré et moqué par nos modernes pornographes du langage : Littérature, Art, Beauté et leurs serviteurs ont pour nom douloureux Broch, Sabato, Gadenne, Bergamín, Trakl, Faulkner et quelques autres, Jünger, De Roux ou Boutang. Les œuvres silencieuses de ces auteurs, silencieuses au milieu même du brouhaha, silencieuses comme le marin de Poe était immobile au milieu du terrifiant maelström, survivront, alors que s'agite autour d'elles la noria saccadée et bourdonnante de ces mouches que par une litote appréciable on appelle bleues.

Juan Asensio